

24 images

24 iMAGES

Une héroïne tragique

Suzanne Simonin, la Religieuse de Diderot de Jacques Rivette

Gérard Grugeau

Number 178, July–September 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (2016). Review of [Une héroïne tragique / *Suzanne Simonin, la Religieuse de Diderot* de Jacques Rivette]. *24 images*, (178), 61–61.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Suzanne Simonin, la Religieuse de Diderot *de Jacques Rivette*

UNE HÉROÏNE TRAGIQUE

par Gérard Grugeau

On se souvient souvent du film de Jacques Rivette pour les mauvaises raisons, c'est-à-dire en tant que célèbre cas de censure dans la France gaulliste des années 1960. À l'époque, les lobbies catholiques renâclent en coulisse, demandant l'interdiction d'une œuvre qu'ils jugent offensante pour les communautés religieuses. Aux yeux de l'Église, la moralité d'un film doit l'emporter sur toute considération esthétique. Certaines voix dissonantes sensibles à l'art se font toutefois entendre. D'abord bloqué par le pouvoir politique, le film sort finalement en 1967 avec une interdiction au moins de 18 ans, après sa présentation à Cannes, en mai 1966.

Revoir, 50 ans après sa sortie, l'adaptation que Jacques Rivette a faite de *La Religieuse* de Diderot permet de prendre la mesure de l'incroyable force irradiante d'une œuvre à la mise en scène aussi implacable que le destin funeste de son héroïne. Le film est un diamant noir d'une pureté cristalline aussi beau que le visage résolument rebelle d'Anna Karina en jeune femme cloîtrée de force dans un couvent au XVIII^e siècle. Bâtarde rejetée par la haute noblesse, Suzanne Simonin est appelée à un destin d'humiliation. Elle devra expier pour « le péché maternel » et sera sacrifiée sur l'autel de l'ordre social et patriarcal. Dans son ouvrage, Diderot condamne sans ambages les fausses vocations et la collusion entre l'Église et l'État qui n'hésite alors pas à emmurer vivantes les brebis égarées qui nuisent aux intérêts de classe. Confrontée à ses mères supérieures (la mystique bienveillante, la despote sadique et la libertine aux penchants saphiques) qui chercheront à abuser de son ingénuité vertueuse, Suzanne Simonin connaîtra une fin fatale après avoir cru pouvoir jouir de sa liberté en s'échappant du monde conventuel.

Avant d'être un film (basé sur une histoire vraie, celle de Marguerite Delamarre), ce récit d'innocence bafouée et de liberté entravée fut une pièce de théâtre mise en scène par nul autre que Godard. Anna Karina y interprétait déjà le rôle-titre. Rivette, aidé au scénario par Jean Gruault, allait immortaliser sur pellicule le chemin quasi bressonien de ce personnage malmené qui se heurte à l'obscurantisme religieux. *Suzanne Simonin, la Religieuse de Diderot*, est un drame de la claustration qui, par sa précision dans la composition des cadrages et l'ordonnancement des plans, rend palpable l'étau qui se resserre irrémédiablement sur le personnage. Grilles de parloir séparant du monde extérieur, rideaux tirés, cellules exigües, couloirs sombres aux murs austères : tout concourt à isoler, meurtrir, humilier et même le petit parc du couvent d'Arpajon, vu momentanément comme un refuge, tiendra vite lieu de jardin des supplices plutôt que des délices. Avancé par d'audacieuses ellipses narratives, le récit va constamment à l'essentiel, servi par une mise en scène dépouillée à l'extrême qui tient d'une forme d'ascèse évitant toute théâtralité. Pour ce voyage au bout de la nuit, l'image est nue, tranchante



comme une lame. On l'a souvent écrit, Suzanne annonce les héroïnes sadiennes : la vertu est ici tyrannisée et l'exploration du monde conventuel expose le refoulement sexuel dans toute sa puissance mortifère. Les corps tourmentés, érotisés dans la douleur, se butent aux interdits de la religion. Mais on est loin ici de l'hystérie outrancière des *Diables* de Ken Russell. Chez Rivette, le combat entre le désir et la Loi qui habite les couventines tient du registre tragique. Il n'en est que plus bouleversant, parce que sans possibilité de réconciliation.

Le point focal du film, le noyau irréfutable qui donne constamment sa force au plan, c'est le visage de Suzanne, encadré de son voile virginal. Suzanne droite et verticale dans son refus du monde carcéral que représente pour elle le couvent ; Suzanne arrimée à la foi volontaire de l'insoumise qui doit composer avec la réalité cruelle et impitoyable de l'enfermement ; Suzanne la résistante, accrochée à une fermeté d'âme qui la garde de sombrer dans le gouffre de sa propre déréliction. Collée au nom de la raison à la révolte de l'héroïne, la mise en scène de Rivette excelle dans le déploiement d'une dramaturgie qui s'accomplit dans une forme d'élévation. Du début à la fin, Suzanne reste pure dans ses intentions. Son cri ne fait que demander justice, clamer sa non-appartenance à un mode de vie qui ne l'appelle pas, mais qu'elle ne méprise pas pour autant. C'est néanmoins le monde extérieur qui sera le tombeau de la jeune femme, bientôt soumise à une fatalité toute sadienne au contact d'une noblesse débauchée. Si les Lumières cherchaient à sortir les hommes des ténèbres de leur temps, la mort de Suzanne Simonin pourrait bien être l'expression la plus noire d'un doute dévastateur. Par la littérature et le cinéma, le doute s'affiche ici comme le lieu ultime de l'expérience humaine. 24

Le film a été présenté à la Cinémathèque québécoise, en mai 2016, dans le cadre d'un événement regroupant plusieurs œuvres marquantes de Jacques Rivette sous le beau titre de *L'habitude du hasard*.